

Compétition officielle Le mal des générations

Mathieu Perreault

Number 199, November–December 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (1998). Compétition officielle : le mal des générations. *Séquences*, (199), 19–21.

FFM 1998: définition

Festival: nom masculin (1830; mot anglais «fête», de l'ancien français *festival*, latin *festivus* «de fête»). Série de représentations où l'on produit des œuvres d'un art ou d'un artiste. (*Le Petit Robert*)

Il y en a eu quelque 400 de ces œuvres de cinéma lors de la 22^e édition du Festival des films du monde de Montréal. Des bonnes, des moins bonnes, pour le meilleur ou pour le pire. Mais il n'y a pas que des films, au festival. Il y a aussi des gens. À Montréal – comme à Toronto, d'ailleurs – le grand gagnant est sans contredit le public. Les spectateurs aiment le cinéma et profitent de ces douze jours pour s'alimenter et se rassasier de films étrangers et nationaux qu'ils pourraient difficilement voir autrement. Le sourire aux lèvres, ils abordent d'autres cinéphiles inconnus pour partager leur expérience.

Mais malheureusement il y a quelques geignards de la presse pour expliquer aux festivaliers qu'ils ont tort de s'amuser et de vivre des grands moments! Ce sont les mêmes qui s'ingénient à trouver les points faibles de cette manifestation culturelle d'envergure. Question de provoquer chez les décideurs un débat d'idées propice au règle-



ment des problèmes de gestion du festival? Question aussi, peut-être, d'éclairer le *pôvre* public qui lui, a besoin de se faire dire quand il s'amuse et quand il s'embête? Ou encore, question – Dieu me damne! – de la part de ces quelques commentateurs culturels en mal de vedettes et de *partys*, de se repolir une réputation en partageant leurs propos malicieux? Ce sont les mêmes qui se plaignent que les stars prennent d'assaut la Croisette lors du Festival de Cannes, qui dénoncent les soirées *glamour* du Festival de Toronto (auxquelles ils n'ont pu se faire inviter, faute de contacts), qui racontent qu'à Montréal, *c'est pas la fin du monde non plus*, parce qu'on n'a ni vedettes, ni

partys... Mais le malaise réside-t-il vraiment auprès du festival lui-même?

L'équipe de *Séquences* laissera aux commanditaires gouvernementaux et autres le soin de démêler les questions de gestion (oui, certains points doivent être réglés) entourant notre célébration de fin d'été. Pour nous, ce sont les films et les cinéphiles qui dictent notre analyse et notre passion.

Geneviève Royer

COMPÉTITION OFFICIELLE

LE MAL DES GÉNÉRATIONS

La génération née après la guerre arrive à la fin de sa domination des écrans. Le regard que les quinquagénaires posent sur ceux qui les poussent à la retraite redonne ses lettres de noblesse aux conflits de générations et aux transmissions des pouvoirs. La cuvée 1998 de la compétition officielle du Festival des films du monde n'a pas échappé à l'air du temps.

De l'incompréhension sexuelle de *L'Ennui* au fils possessif de *La Dame de mai*; de la fraternité incongrue de *2 secondes* à la révolution empêtrée de *Nô*; de la famille néoréaliste de *Las Ratas* à l'hystérie sous-jacente de *You Can Thank Me Later*; de



You Can Thank Me Later

l'amour-haine de *Donnez-moi l'amour* aux deuils d'*El Faro*; de la mystique salvatrice de

Pleine Lune à la dévotion naïve d'*À Pécole avec papa sur le dos*, une bonne part des longs métrages qui se disputaient les faveurs du jury se servait des différences d'âge, quand ce n'était pas directement de la filiation, pour alimenter les drames à résoudre.

Longuet, un peu trop calqué sur le livre éponyme d'Alberto Moravia pour vraiment prendre son envol, *L'Ennui* se penche sur l'incommunicabilité et les apparences du désir, avec sa description minutieuse de la relation entre un prof de philosophie et une adolescente qui fait l'amour volontiers mais sans passion. Les questions-réponses courtes aident à recréer une partie de l'univers de

débauche froidement disséqué par l'écrivain italien, avec force autocritique lucide. À l'instar du prof qui prend la place d'un peintre mort d'amour pour la jeune fille (très bien jouée par Sophie Guillemin), Charles Berling est pris au piège de cet homme qui traque les motifs cachés des femmes. Sa prestation, de prime abord brillante de retenue, tourne en rond, sans qu'il parvienne à rendre vraisemblables son acharnement à poursuivre une relation qui le fait souffrir et, surtout, un désespoir dont il semble avoir des réserves infinies.

Curieusement, un autre film sur la jalousie amoureuse, *Si je t'aime, prends garde à toi*, de Jeanne Labrune, où une professionnelle dans la force de l'âge (Nathalie Baye, très juste) s'éprend d'un séducteur vagabond (Daniel Duval, pathétique), s'enlise aussi dans une étude de caractères qui tourne en rond. Dans *The Man with Rain in His Shoes*, l'Espagnole Maria Ripoll parvient à traiter le thème de la jalousie avec beaucoup plus d'humour en y greffant du fantastique, des quiproquos et une réflexion sur le choix.



La Dame de mai

Toujours sur le thème du duel, cette fois entre hommes et sans amour, *The Quarry* propose à la fois la lutte intérieure d'un homme pourchassé pour ses idées et forcé de tuer un innocent pour se protéger et son corollaire à deux voix, l'acharnement qu'un policier met à l'arrêter. Ayant assassiné un pasteur homosexuel qui l'agressait, le héros, Sud-Africain sous l'apartheid, se retrouve en



Pleine Lune

soutane, révéralé par les flics qui lui passeraient les menottes s'ils savaient sa véritable identité. Son subterfuge ne tient pas le coup quand un Noir est accusé à sa place. La Belge Marion Hänsel tient un langage aride, qui illustre à merveille les tourments du faux prêtre, mais s'égaré dans la scène de poursuite finale, grotesque et interminable.

Beaucoup plus réussi, tant au niveau stylistique que dans son illustration de la souffrance, *Donnez-moi l'amour* dissèque la relation d'amour-haine entre une mère mangeuse d'hommes et sa fille. Dans le Japon d'après-guerre, une femme élève un garçon et une fille et gagne sa vie comme courtisane auprès des GI. Aucun de ses amants ne s'élève contre le fait qu'elle batte sa fille Terue (des scènes très dures) envers qui elle éprouve une jalousie mystérieuse. Devenue mère à son tour, Terue décide de percer avec l'aide de sa propre fille le secret de sa naissance. Hideyuki Hirayama a entrecoupé, par un montage très serré, des séquences des deux époques, prenant bien soin d'équilibrer la charge émotive pour éviter que l'époque moderne ne serve que de faire-valoir à l'après-guerre. Non-dit à l'appui, les deux relations mère-fille sont riches et nuancées, Terue parvenant à établir avec sa fille le pont que sa propre mère n'a jamais voulu ériger entre les générations du même sang.

El Faro, de l'Argentin Eduardo Mignogna, utilise plutôt des sœurs pour décrire l'affection-concurrence féminine à l'intérieur d'une

famille. Carmela et Aneta survivent à un accident qui coûte la vie à leurs parents. Carmela, grande adolescente, s'occupe d'Aneta, de dix ans sa cadette. Elle accepte mal la jambe de bois que lui a laissé l'accident et s'empêtre dans des relations amoureuses sans issue qui lui instillent des idées suicidaires. Quand Aneta devient femme à son tour, Carmela est troublée par le fait que les amours de sa petite sœur soient au beau fixe. Les relations interpersonnelles, surtout entre Carmela et Aneta, qui passent sans cesse, et de manière touchante, de l'autorité à l'affection fraternelle sont mieux réussies que les évolutions séparées des personnages. Ingrid Rubio ne parvient pas à donner un sens aux tourments de Carmela.

Plus rigoureux et conventionnel, *La Dame de mai* illustre les dilemmes des mères monoparentales aux prises avec un adolescent qui veut remplacer son père. Rakhshan Bani-Etemad est parvenue à transcender son cadre géographique, l'Iran, avec un portrait rafraîchissant d'une société où les femmes sont voilées, certes, mais jouent un rôle professionnel autonome. Les questions que se pose la mère émaillent avec beaucoup d'à-propos ses journées de travail comme cinéaste, dont les nombreux détails alourdissent malheureusement le récit. La relation mère-fils est montrée avec beaucoup de douceur, le garçon affichant une naïve assurance très juste.

Mélangant tous les thèmes, *You Can Thank Me Later* suit une famille juive de

Montréal qui attend, à l'hôpital, les résultats de l'opération qu'a subie le patriarcat. L'un des fils est un écrivain raté, un autre un cadre prospère et coureur de jupons, un troisième, un adolescent en pleine crise mystique, alors que la fille n'a pas toute sa tête à force de se demander si sa mère l'aime. La mère est égoïste, injuste, mais forme le ciment d'une cellule dysfonctionnelle, où aucun mariage ne tient le coup (à part celui des parents). Amusant mais éparpillé, le long métrage de l'Israélien Shimon Dotan se veut le pendant montréalais des grandes fresques familiales de la côte est américaine.

Très québécois, *Nô* et *2 secondes* donnent, au-delà de leurs effets de style, un espace appréciable au choc des générations. Dino Tavarone et Charlotte Laurier établissent la seule relation achevée du film de Manon Briand, alors que l'opposition entre Anne-Marie Cadieux et les diplomates canadiens



Elvjs & Merilijn

mesure le fossé qui sépare les jeunes de la Révolution tranquille de leurs parents, les artistes modernes et les anciens. La famille est par contre complètement évacuée de ces réflexions sur les barrières d'âge; dans *Nô*, elle est inexistante au point de ne plus constituer qu'une idée théorique qui alimente les angoisses du personnage de Cadieux. Des deux, *Nô* est le plus complet, quoique la recherche formelle de *2 secondes* soit plus poussée.

Plus mystique, *Pleine Lune* associe le salut d'une société matérialiste et mercantiliste aux enfants innocents. Au fil d'une enquête sur des disparitions d'enfants, Fredi M. Murer trace les grandes lignes de l'opposition nature-culture si chère aux Allemands. Mais les industriels triomphants sont un peu trop insensibles et la solution proposée par les enfants, trop éthérée pour que la sauce prenne. Les images froides sont par contre superbes, passant avec beaucoup d'élégance des plans américains aux panoramiques.

S'ils font aussi passer le salut par les enfants, *Las Ratas* et *À l'école avec papa sur le dos* s'inscrivent, eux, dans le courant néoréaliste, quoique le second ait une naïveté qui rend presque trop gentilles ses observations sur les paysans chinois. Les paysans espagnols du film d'Antonio Giménez-Rico luttent contre le progrès et la nature qui ne leur fait pas de cadeaux, alors que ceux du long métrage de Zhou Youchao suivent les voies officielles de l'ascension sociale. Les petits héros des deux films refusent d'aller à l'école pour vivre avec leur vieux paternel. À l'école... est d'humeur vraiment trop égale



The Man with Rain in His Shoes

pour émouvoir. *Las Ratas* est plus serré, mais l'accès de violence qui tient lieu de finale dépare le portrait rural que Giménez-Rico avait patiemment esquissé.

Plutôt qu'entre générations, la trahison dans *Elvjs & Merilijn*, où Armando Manni confirme l'attrait des Italiens pour les Balkans, la trahison se consomme entre l'Est et l'Ouest. Un Bulgare et une Roumaine sont engagés par un imprésario de la côte adriatique comme imitateurs d'Elvis et de Marilyn. Pour se rendre en terre promise, ils doivent traverser la Yougoslavie dévastée. Leur désarroi est poignant. À l'image d'une compétition à qui, dit-on, des morceaux de choix ont échappé. Mais lesquels?

Mathieu Perreault



SOMA-TIC PRODUCTIONS INC.
PUBLICITÉS/VIDÉO CLIPS/FILMS

4672, rue Saint-Denis
Montréal, Québec
H2J 2L3

tél.: (514) 842-4726
fax: (514) 842-4482

E-mail: soma_tic@cam.org

POUR DES SOLUTIONS CRÉATIVES À VOS BESOINS DE PRODUCTION.